



L'APPARENCE  
TROMPEUSE,  
COMEDIE EN UN ACTE  
PAR MONSIEUR  
DE MERVEILLE.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la  
Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

---

MDCCLIII



## ACTEURS.

FLORISE.

ARISTE , Ami de Florise.

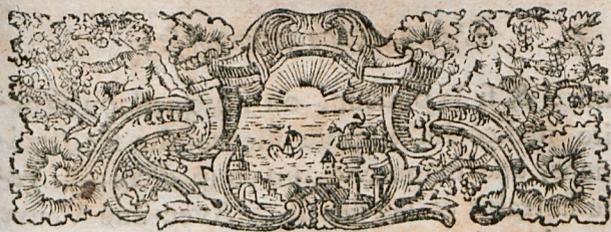
DORIMON , Amant de Florise.

CARLIN , Valet d'Ariste.

NERINE , Suivante de Florise.

*La Scène est à Paris , chez Florise.*

L'AP.



L'APPARENCE  
TROMPEUSE,  
COMEDIE.

---

ACTE PREMIER.  
SCENE PREMIERE.

DORIMON.

**D**E toutes les especes d'amour, que la Nature nous inspire pour un Sexe trop charmant, il n'y en a point de plus pénible que celui que l'on sent pour une Veuve. Une Fille coute bien moins à conquérir. Le charme de la nouveauté, l'attrait d'un bonheur inconnu, & le penchant d'un cœur sans expérience, lui font faire la moitié du che-

A 2

min :

4 *L'Apparence trompeuse,*

min : & si la pudeur, ou l'orgueil, ou sa petite malice lui impose silence sur ses sentimens, une démarche, un coup d'œil, un geste la trahit & les décele. Avec une Veuve on n'a point ces ressources-là, & il semble que par une fatalité attachée à ce que l'on possède, elle tire de l'étendue de ses connoissances le droit & le pouvoir d'en mépriser l'usage. J'aime Florise depuis un an ; je me suis déclaré six mois après ; depuis trois mois je demande à l'épouser, & je ne sçais pas encore si elle m'aime . . . . Oh, parbleu, je perds patience, & il est tems enfin que je sorte d'une incertitude si cruelle. Je ne vois que Nerine & Carlin qui soient à portée de m'en délivrer. Ils tardent bien à venir me joindre ! . . . . Mais les voici.

S C E N E II.

*DORIMON, CARLIN, NERINE.*

NERINE.

**M**onsieur, au moins ce n'est pas moi qui vous fais attendre.

CARLIN.

Par ma foi, Monsieur, j'ai cru que Nerine  
ne

ne m'avoit mandé que pour elle, & je ne me suis pas pressé. Quand on vient trouver la femme, on ne va pas si vite.

NERINE.

. Ce fat-là tranche du mari à la mode.

CARLIN.

C'est que tu n'es pas trop de mode, toi.

DORIMON.

Laissez-là ce stile d'Epoux, & soyez unis du moins pour me rendre un service important. Vous sçavés que j'aime Florise, & que mon but est de l'épouser. Je l'en ai assurée elle-même tant de fois & depuis si long-tems, qu'elle ne sçauroit en douter; & cependant je ne suis pas plus avancé que le premier jour. Y a t'il dans son cœur, dans son esprit, ou dans ses affaires quelque obstacle qui s'opose à mon bonheur? Vous pouvez avoir penetré ce mystere. Tirés-moi d'inquiétude, & comptez que pour votre récompense je vous mettrai en état de vivre ensemble commodement, & de vous passer de Maître & de Maîtresse.

CARLIN.

Monsieur . . .

NERINE.

Alte-là, mon mari. Il s'agit de Madame ; j'ai l'honneur de lui appartenir , & c'est à moi à commencer.

CARLIN.

Mais moi j'ai l'avantage d'appartenir à Monsieur Ariste, qui est son ami, son confident & l'arbitre de toutes ses affaires.

DORIMON.

Patience, Carlin, patience, tu auras ton tour : Mais l'ordre veut que Nerine parle la première.

NERINE.  
Sans doute. Pretez-moi donc attention, Monsieur. Je vais vous apprendre bien des choses, quoique je ne serve Florise que depuis quinze jours.

DORIMON.  
Tu es apparemment dans sa confiance ?

NERINE.  
Moi, Monsieur ? Point du tout.

DORIMON.  
Tu veux plaifanter.

CARLIN.  
Vous voyez que vous vous adressez fort bien.

NE-

NERINE.

Mais j'ai des yeux & de l'esprit ; je vois  
& je raisonne.

CARLIN.

Elle veut dire qu'elle babille.

NERINE.

Premierement (& je vous demande pardon de ma franchise ; mais vous l'avez exigée) je crois que ma Maîtresse ne vous aime point.

CARLIN.

Moi, je crois tout le contraire.

DORIMON.

Sur quoi, Nerine, as-tu conçu une idée qui m'est si peu favorable ?

NERINE.

Sur ce qu'elle me fait taire, lorsque je lui parle pour vous.

CARLIN.

Bien raisonné !

DORIMON.

Marque-t'elle de l'aigreur dans son ton, ou dans son air ?

NERINE

Non ; c'est de l'indifference quand elle ne

A 4

dit

dit mot, & de l'enjouement quand elle parle. Comment donc, *Nerine*, est-ce qu'il vous auroit gagnée? (Car elle ne me tutoye point lorsqu'elle me boude) *J'aimerois assez que Monsieur Dorimon prît cette voye-là: (& remarquez-le Monsieur Dorimon: Partout ailleurs elle vous appelle Dorimon tout court) Ce seroit bien-là vraiment le moyen de réussir! La protection de Nerine! Hé, comment pourroit-on s'en deffendre? Allons, voilà qui est fait: Je defere à vos sentimens pour Monsieur Dorimon, pourvu que vous ne m'en parliez plus.* Et tout de suite elle change de conversation, d'humeur & de visage.

*CARLIN à Dorimon.*

Pour se distraire de votre idée; & cela marque qu'elle vous craint.

*NERINE.*

Ce n'est pas tout. Si vous voulez que je vous parle vrai, j'ai en tête qu'elle aime *Ariste*.

*CARLIN.*

Mon Maître?

*DORIMON.*

Un homme de soixante & dix ans?

*NERINE.*

La chose ne paroît pas naturelle. Mais *Ariste*

riste est gay & jovial ; il la fait rire , & les femmes aiment qu'on les amuse.

CARLIN.

Peut-on les amuser , quand on a soixante & dix ans ?

NERINE.

Ce qu'il y a de certain , c'est qu'elle lui écrit fort souvent.

DORIMON.

Elle écrit à Ariste ?

NERINE.

Presque tous les jours ; & ses Lettres , comme les réponses qu'il lui fait , sont toujours bien cachetées.

CARLIN.

C'est qu'elle sçait que tu es curieuse.

NERINE.

Pas tant que tu es jaloux.

DORIMON.

Elle aimerait Ariste ! Je ne sçaurois le croire.

CARLIN.

Bon , Monsieur , c'est une vision de Sou-brette. Si cela étoit , mon Maître me l'au-roit dît ; il ne me cache rien. Je ne vois

A 5

pas

pas à la vérité les Lettres qu'il écrit à Florise, ni celles qu'il en reçoit ; mais je suis témoin qu'il rit à gorge déployée , lorsqu'il compose les unes, & qu'il lit les autres. Cela est trop gay pour être de l'amour.

NERINE.

Leur amour est gay, parce qu'il est content.

CARLIN.

De l'amour content ! Hé, où y en a t'il, ma pauvre Nerine ?

DORIMON.

Mais, Carlin, tu te donnes pour le Confident de ton Maître. Ne t'a-t'il jamais rien dit de ce que contenoient des Lettres si fréquentes ?

CARLIN.

Non, parce que je ne me suis pas soucié de le sçavoir. Je ne suis pas curieux, moi. Il écrit, il est le maître. On lui répond ; qu'est-ce que cela me fait ? Rien n'est plus beau que la liberté ; il me la donne & je la lui laisse. Nous vivons sur ce pied-là ensemble ; ce sont nos conditions , & sans cela, en vérité, je le planterois-là , où il me mettroit à la porte ; il n'y a point de milieu.

DO-

DORIMON.

Je donnerois cent Louis pour débrouiller  
cette énigme.

NERINE *à part.*

Cent Louis ! Ah la belle proye !

DORIMON.

Tâche , Carlin , de me rendre service.

CARLIN.

Contre mon Maître ? Cela n'est pas prati-  
quable. D'ailleurs , je ne me mêle point des  
affaires des autres. Je vous l'ai déjà dit ;  
avec moi tout le monde est libre. Epousez  
Florise , ne l'épousez pas ; cela m'est égal ;  
je n'y prétends rien. J'ai ma femme , &  
c'est en verité plus qu'il ne m'en faut.

NERINE.

Mais voyez un peu cet impertinent , qui  
ne veut pas s'interresser pour un aussi Galant-  
homme ! Allez , Monsieur , laissez-le-là , &  
reposez-vous sur moi. Je ferai jouer tant  
de ressorts , que je parviendrai à demêler  
l'intrigue.

CARLIN.

Soit ; encore un coup , je ne gêne personne.

DO-

DORIMON.

Je m'abandonne donc à toi, Nerine. Examine Ariste & Florise, & sois sûre d'une reconnoissance égale à tes services. Adieu, je vais donner le bon jour à ta Maîtresse, & cours ensuite ensevelir chez moi mon amour, mes soupçons & mes allarmes.

## S C E N E III.

CARLIN, NERINE.

NERINE.

**A**S-tu perdu l'esprit de ne vouloir pas obliger un honnête homme comme Dorimon, qui promet de nous procurer de quoi vivre ensemble à notre aise, sans être obligés de servir davantage?

CARLIN.

Oh, parbleu, voilà une jolie récompense. Vivre ensemble! La proposition est bien attrayante.

NERINE.

Qu'est-ce à dire? Tu serois fâché de renouer notre ménage?

CARLIN.

Il étoit si heureux & si tranquille!

NERINE.

Tu aimes mieux être séparé de moi?

Hé,

CARLIN.

Hé , parsembleu , est-ce que tu ne l'aimes pas mieux aussi ? Tu sçais quelle vie nous avons menée sous le même toit. Le bruit de notre intelligence a cent fois reveillé tout le quartier aux dépens de nos plus beaux meubles. Aussi le moyen d'y tenir ! Etre toujours vis-à-vis l'un de l'autre , & n'avoir à se dire que ce qu'on s'est dit mille fois ! Il faut passer le tems : On est de mauvaise humeur , parcequ'on s'ennuye ; on se querelle , parceque cela amuse , & l'on se bat parce que cela soulage. Cette situation-là n'est-elle pas bien gracieuse ? Mais à présent , quelle difference ! Mariés comme si nous ne l'étions pas , nous sommes nourris , logés & vêtus , sans qu'il nous en coûte rien. Nous nous voyons quand cela nous fait plaisir : nous nous quittons quand le plaisir nous quitte ; & tout cela presque à la derobée , & avec un air de mystere qui est l'affaïsonnement de l'amour : Enfin nous n'avons des Maris que le nom , & des Amans que les douceurs.

NERINE.

Tu ne veux donc pas revenir avec moi ?

CARLIN.

Non , ma chere.

C'en

NERINE.

C'en est assez. Mais tu me le payeras.

CARLIN.

A la bonne heure. Je me sens assez de fermeté pour tous les orages.

NERINE.

Je suis bien malheureuse de t'aimer.

CARLIN.

C'est une justice que tu me rends.

NERINE.

Et d'être trop honnête femme.

CARLIN.

Seroit-ce te rendre justice que de le croire ?

NERINE.

Quoi, insolent ; tu oserois . . .

CARLIN.

Voilà ta bile qui s'échauffe, & il n'y a rien-ci à casser qui soit à nous. Adieu, ma tendre moitié : J'attendrai vos ordres pour venir vous rendre mes hommages.

#### SCENE IV.

NERINE.

**L**Es vilains hommes que les Maris ; & que l'on fait bien de se venger d'eux ! Aimez

mez ces petits Messieurs, ils vous méprisent. Haïssez-les, ils se plaignent. Non, il n'y a point d'autre parti à prendre avec ces animaux-là, que de feindre & de les punit.

S C E N E V.  
FLORISE, NERINE.

FLORISE.

NE viens-je pas, Nerine, de voir sortir Carlin?

NERINE.

Oui, Madame.

FLORISE.

Comment! il vient chez-moi; & il n'a rien à me dire de la part d'Ariste?

NERINE.

Madame, il venoit ici pour mes affaires.

FLORISE.

Ariste me néglige à ce point-là! Il y a trois jours que je ne l'ai vû, lui qui autrefois n'en laissoit passer aucun sans me rendre visite, ou du moins sans m'écrire, & il ne m'écrit point non plus! Sur quel homme après cela peut-on compter? Oh, il n'y a plus d'Amis dans le monde.

NE-

NERINE.

En effet, vous êtes bien à plaindre ! Si Ariste est trois jours sans vous voir, en revanche vous voyez Dorimon presque à tout moment.

FLORISE.

Me voilà bien dedommagée !

NERINE.

Un Amant vaut bien un Ami, s'il ne vaut pas davantage.

FLORISE.

Pauvre esprit ! Comparer un Amant frivole à un solide Ami ! C'est mettre en parallèle l'ombre & le corps.

NERINE.

Oui, si vous regardez l'amant comme le corps, & l'ombre.

FLORISE.

Il faudroit que la tête m'eût tourné, pour prendre ainsi le change.

NERINE.

D'ailleurs vous appelez Dorimon un Amant frivole : Il veut vous épouser ; & voilà ce qu'on appelle du solide.

FLORISE.

Du solide ! le mariage ? Étant fille, j'en avois

avois la même opinion. Mais l'expérience m'a bien désabusée. Crois-moi, ma chere Nerine, il n'y a rien de moins solide qu'un engagement éternel.

NERINE.

Hé peut-il manquer de solidité, quand on a de la raison, & un mari aimable? Le premier point vous l'avez, il ne tient qu'à vous d'avoir le second.

FLORISE.

Un Mari aimable!

NERINE.

Est-ce que Dorimon ne l'est pas?

FLORISE.

Peut-être l'est-il comme Amant; mais le sera-t'il comme Epoux? Je suis sûre que tu ne trouves plus Carlin si joli qu'autrefois.

NERINE.

Oui, dans certains momens; mais cela revient.

FLORISE.

Et je gagerois que tu as quelquefois sou-  
haité....

NERINE.

Quoi, qu'il mourut? Oh, je n'ai garde,  
Madame, on dit que cela fait vivre.

B

FLO-

FLORISE.

Hé bien, ne voilà-t'il pas la verité qui  
s'échape malgré toi ?

NERINE.

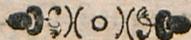
Oh dame, Carlin est Carlin, mais Mon-  
sieur Dorimon....

FLORISE.

Va, Nerine, tout homme est homme, &  
dans quelque état que ce soit, la Nature est  
toujours la même. Laisse-là, je te prie, Dori-  
mon, l'amour & le mariage, Ne m'entretiens  
que des charmes de l'amitié. Ariste est di-  
gne de toute la mienne. J'ai éprouvé son  
affection dès ma plus tendre enfance, & je  
l'éprouve encore toutes les fois que j'ai besoin  
de ses conseils & de ses secours. Je n'ai point  
merité qu'il cessât d'avoir pour moi les mê-  
mes sentimens, & je veux lui en demander  
raison.... Voilà tout ce qu'il me faut sur  
cette table. Va me chercher une bougie, pour  
cacheter la Lettre que je vais lui écrire.

NERINE.

Vous l'aurez dans le moment.



SCE.

## SCENE VI.

FLORISE.

JE fais tous mes efforts pour m'aveugler, ou du moins pour aveugler les autres sur Dorimon. Mais si je parviens à leur cacher la tendresse qu'il m'a inspirée malgré moi, je sens bien qu'il ne m'est pas possible de me la cacher à moi-même... Ecrivons à Ariste, & que l'amitié, s'il se peut, me fauve de l'amour.... (*Elle s'assied.*)

S'il étoit malade, il me l'auroit fait savoir. Il faut qu'il ait eu des affaires indispensables. Commençons.

(*Elle écrit & rit aux premiers mots.*)

Je ne puis m'empêcher de rire du titre que je lui donne dans mes Lettres.

(*Elle continue en écrivant toujours.*)

Après tout, ce badinage-là a ses charmes, & selon moi, le nom vaut incomparablement mieux que la réalité.

## SCENE VII.

FLORISE, NERINE.

NERINE *apportant une bougie.*

(*à part.*) **Q**ue ne donnerois-je pas pour savoir sur quel ton elle écrit

à Ariste ! . . . cette amitié-là ressemble bien à de l'amour . . . Pourquoi ai-je la vue si basse ? Je vois l'écriture ; mais je ne puis rien distinguer . . . Comment ! elle a déjà fait ! il est vrai que tout coule de source, quand c'est le cœur qui parle . . . Avec quel soin elle cache un simple billet ! Tout cela me passe & j'étouffe de curiosité.

FLORISE.

Tien, Nerine, fais tenir cette Lettre. Si Ariste vient, ne tarde pas à m'en avertir.  
(*Elle sort.*)

NERINE.

Comptés sur mon exactitude.

## S C E N E VIII.

NERINE *lisant l'adresse.*

*A Mr. Ariste.* **M**E voilà maîtresse du secret. Ne pourrois-je pas entrevoir quelque mot essentiel qui me mît au fait de tout ? . . . Il n'y a pas moyen, Ce chien de billet est plié de façon qu'on ne voit que du blanc . . . Il est bien cruel que ma Maîtresse n'ait pas plus de confiance en moi. Sa discrétion est une injustice  
crian-

criante. Ne me point épancher son cœur, après quinze jours de service! c'est me voler mes droits de Soubrette. Oh non, Madame, cela ne sera pas, je vous assure, & puisque vous me refusez ce qui m'est dû, vous ne trouverez pas mauvais que je me paye par mes mains . . . . Que vais-je faire? Décacheter cette Lettre? le trait est un peu hardi . . . . Maudite Lettre! . . . Ah! . . . j'ai sans y penser rompu le cachet. Oh bien, je ne l'ai pas fait exprès. C'est un accident, & il est même si naturel . . . Allons, puisque le hazard a commencé l'ouvrage, il n'y a pas grand mal que la reflexion l'acheve.

*Elle decachette la Lettre. Ouvrons & lisons.*  
(Elle lit.)

*Qu'avez-vous, mon cher Mari? . . mon cher Mari! En voici bien d'une autre! . . . Pouvez-vous m'abandonner comme vous faites? Quoi, trois jours sans me voir, ni m'écrire! C'est trop me négliger. Venez au plutôt vous justifier de cette froideur. Adieu, mon cher Mari, je vous attends.*

Ah! ah! Mais vraiment je ne suis plus étonnée qu'elle ne veuille pas épouser Dorimon. L'admirable découverte! Comment donc! Ariste & Florise sont mariés secrette-

ment. Mais voyez un peu ce que c'est que le monde! Qui auroit soupçonné cela à leur commerce ardent & enjoué? J'avois bien raison de me douter qu'elle n'aimoit point Dorimon. Je tombe des nues, & ma surprise est égale à ma joie . . . . Bon! je vois venir tout à propos notre malheureux Amant. Cachons cette Lettre, & tirons parti de ce qu'elle vient de m'apprendre.

## S C E N E IX.

DORIMON, NERINE.

DORIMON *à part.*

**I**L faut que je lui parle encore. Je ne lui ai pas dit tout ce que j'avois à lui dire . . . . Tu es seule Nerine? je croyois ta Maîtresse avec toi.

NERINE.

Elle vient de se retirer.

DORIMON.

Qu'as-tu? tu me parois agitée.

NERINE.

Aussi le suis-je, & ce n'est pas sans sujet. Ah, Monsieur, que je vous plains! Quel fort pour un galant homme!

DO-

DORIMON.

Florise sans doute t'a fait voir des senti-  
mens qui ne me font pas favorables ?

NERINE.

Je ne devrois peut - être pas révéler ses  
secrets. Elle est ma Maîtresse, & je suis ob-  
ligée de lui être fidele. Mais votre situation  
me touche, & la compassion etouffe en moi  
le devoir.

DORIMON.

Elle t'aura déclaré qu'elle me haïssoit ?

NERINE.

Non, Monsieur; elle n'a pour vous que  
de l'indifference.

DORIMON.

L'ingrate !

NERINE.

Patience.

DORIMON.

La cruelle !

NERINE.

Menagez vos reproches. Vous n'êtes pas  
encore au bout.

DORIMON.

Quoi, t'auroit-elle chargée de me signi-  
fier mon congé ?

B 4

NE.

NERINE.

Point. Elle s'attend bien apparemment que vous le prendrez de vous-même.

DORIMON.

Ah, qu'elle ne s'en flate pas. Pour la punir, je l'obséderai sans cesse.

NERINE.

Pour la punir! Ne voyez-vous pas que la punition sera pour vous seul.

DORIMON.

Cela se peut, Nerine. Mais elle seroit bien plus grande, si ma retraite assuroit son triomphe & ma honte.

NERINE.

Croyez-moi, renoncez à elle.

DORIMON.

Ah, chere Nerine, avoue la verité. Elle veut que je cesse de la voir.

NERINE.

En aucune façon. Mais vous n'avez point d'autre parti à prendre.

DORIMON.

C'est toi qui me donnes ce conseil!

NERINE.

Il est indispensable.

DO-

DORIMON.

Tu es donc bien persuadée que je n'ai plus  
lieu d'espérer ?

NERINE.

Que trop vraiment.

DORIMON.

Comment ! je ne parviendrai pas à me  
faire aimer de Florise ?

NERINE.

Je n'y vois nulle apparence.

DORIMON.

Je ne pourrai point la résoudre à m'épou-  
ser ?

NERINE.

Oh pour cela , non. C'est une affaire dé-  
cidée.

DORIMON.

Ah je n'en doute plus. J'ai un Rival.

NERINE.

Je vous le disois bien tantôt.

DORIMON.

Et ce Rival est Ariste.

NERINE.

Lui-même.

B 5

DO-

DORIMON.

De grace, Nerine, n'insiste point, sans des preuves incontestables, sur un fait de cette nature.

NERINE.

C'est une chose que je puis vous démontrer par écrit.

DORIMON.

Par écrit? As-tu surpris quelque Lettre?

NERINE.

J'en ai une de Florise dans ma poche.

DORIMON.

Ah, Nerine, montre-la moi, je t'en conjure.

NERINE.

Quoi, Monsieur, vous exigez que je trahisse ma Maîtresse?

DORIMON.

J'ai dit que je donnerois cent Louis pour être éclairé sur l'intelligence de Florise & d'Ariste . . . Tien, les voilà, si mon malheur est aussi positif que tu veux me le faire entendre.

NERINE.

Et voilà la Lettre. Je prends vos cent Louis sans scrupule; & vous verrez que ce n'est

n'est pas payer trop cher un secret de cette importance.

DORIMON *lisant la lettre.*

Juste ciel, qu'est-ce que j'apprends! . . . .  
O perfide Ariste! O barbare Florise! Ils sont liés par un secret mariage, & j'étois le jouet de l'un & de l'autre! Ah Nerine, tu m'as trop bien servi . . . Allons, tu avois raison. Il faut que je renonce à Florise & que je me détache d'Ariste. C'en est fait, ils ne riront plus de mon erreur. Je vais les détester autant que je les chérissais. Adieu, Nerine. Tu me déchires, mais tu me guéris.

NERINE.

Et la Lettre, Monsieur?

DORIMON.

Mais où vais-je? Non, restons. Ils ne m'auront pas joué impunément, & pour me venger, je prétends les confondre. Laisse-moi cette Lettre.

NERINE.

Monsieur . . . .

DORIMON.

Laisse-là moi, te dis-je. Je ne te compromettrai point; ou je sçaurai t'en dédommager

ger. Toi, de ton côté garde le secret, même avec Carlin. Il est ton mari ; mais il est le valet d'Ariste , & il pourroit nous trahir . . . Ils entrent tous les deux. (*bas.*)  
Compte sur ma parole , je compte sur ta discrétion.

NERINE *bas.*

Ne craignez rien. Je serai muette.

S C E N E X.

ARISTE, DORIMON, CARLIN,  
NERINE.

ARISTE.

**B**on jour , mon cher Dorimon.

DORIMON.

C'est vous, Ariste ? Je suis votre Serviteur.

NERINE.

Ah, Monsieur, que vous nous avez inquiétés, & que vous allez causer de joie à ma Maitresse !

ARISTE.

Les affaires, Nerine, vont avant les plaisirs. Mais graces au Ciel, me voilà rendu à l'amitié.

NE-

NERINE.

Pardon, Monsieur, si je vous quite. Je cours vous annoncer à Madame.

## S C E N E XI.

ARISTE, DORIMON, CARLIN.

ARISTE.

**H**E bien, mon ami, comment va la tenn-dresse? Pendant ces trois jours-ci avez-vous fait quelque progrès sur le cœur de Florise?

DORIMON.

Moi, Ariste? au contraire, & je n'ai plus d'espérance.

ARISTE.

Comment donc vous y prenez vous? Oh parbleu à votre âge je me tirois mieux d'affaire.

DORIMON.

Peut-être qu'encore à présent vous ne vous en tireriez pas si mal.

CARLIN.

Cela se pourroit bien. Mon Maître est un gaillard.

ARISTE.

Je gagerois que c'est votre faute. Il n'y

a

30 *L'Apparence trompeuse,*

a point de cœur imprenable, quand on sçait  
l'attaquer comme il faut.

CARLIN.

Rien n'est plus sûr.

DORIMON.

Je n'ai pas apparemment ce talent - là , je  
ne sçais qu'aimer & le dire. Voilà tout  
mon art.

ARISTE.

Je ne suis donc pas surpris de vous voir  
si peu réussir.

CARLIN.

Le moyen!

ARISTE.

Vous ne connoissez pas les Femmes, L'hon-  
neur de nous assujettir flatte leur amour pro-  
pre. Mais vous ne leur laissez rien à faire.  
Vous les rassasiez de votre amour, avant  
qu'elles ayent le tems d'en prendre, & il  
n'est pas étrange que vous aimiez tout seul,  
dès que leur vanité est satisfaite.

CARLIN.

Sans doute.

ARISTE.

Il faut, pour irriter en elles le désir de  
notre conquête, il faut feindre qu'on leur  
refu-

refuse ce qu'elles prétendent qui leur est dû.  
De ce désir nait l'amour, ou plutôt il est  
l'amour même. Oh, mon ami, je veux  
vous apprendre le fin du métier, & vous ai-  
der à mettre Florise à la raison.

DORIMON.

Vous m'aideriez à m'en faire aimer?

ARISTE.

Je vous promets que j'y travaillerai de  
tout mon pouvoir.

CARLIN.

Voilà ce qui s'appelle un ami.

DORIMON.

Effectivement ... rien n'est plus honnête.  
(*d part.*) Le fourbe.

ARISTE.

D'ailleurs je prendrai vivement vos inte-  
rêts auprès de Florise. Vous sçavez que j'ai  
quelque crédit sur son esprit.

DORIMON.

Si je le sçais? Oh, j'en suis convaincu.  
(*d part.*) Ah le traître!

CARLIN.

Vous le mettez hors de lui-même.

ARI-

ARISTE.

Vous paroissez bien froid. Seriez-vous fâché de me devoir un cœur où tendent tous vos vœux? Vous sçavez que je suis tout à vous.

DORIMON.

Et mais . . . Tant de bonté . . . Je suis si confus . . . Ma foi, je ne sçais comment vous en témoigner ma reconnoissance.

CARLIN.

Ce trouble-là est éloquent.

ARISTE.

Mais, mon cher Dorimon, il faut me parler vrai. Vous aimez toujours Florise?

CARLIN.

Oh pour cela, je vous en réponds.

DORIMON *d part.*

Avec quelle malice le cruel se joue de moi!

ARISTE.

Répondez-moi donc. Il est nécessaire, pour agir, que je sois sûr de vos sentimens.

DORIMON.

Carlin vous les a fait connoître, & je n'ai rien à y ajouter.

CAR-

CARLIN.

Quand j'ai parlé, tout est dit.

ARISTE.

Vous auriez tort de me laisser faire une fausse démarche.

DORIMON *vivement.*

Non, mon ami, faut-il vous le répéter ?  
Je ne désire rien que le cœur & la main de Florise.

ARISTE.

Vous dites cela comme si vous étiez en colere.

CARLIN.

C'est la violence de la passion qui le transporte.

DORIMON *à part.*

J'enrage. mais feignons, pour voir un peu où cela ira.

ARISTE.

Je vois que vous êtes encore sensible aux rigneurs dont on a payé votre amour. Mais aussi vous en serez plus heureux, quand vous aurez triomphé. La difficulté d'une conquête en relève le prix.

CARLIN.

Au suprême degré.

C

DO.

DORIMON *à part.*

A tout moment il me prend envie d'éclater ; mais il faut me contraindre.

ARISTE.

Il est vrai que les charmes de Florise n'ont pas besoin d'un pareil assaisonnement. Ils sont si précieux par eux-mêmes.

DORIMON.

Qui le sçait mieux que vous ?

ARISTE.

Mais n'importe. Il en est des attraits du Sexe comme des richesses. Leur abondance ne nuit point. Il n'en est pas de même des plaisirs , qu'il ne faut jamais outrer. Cependant quelque grand que puisse être le vôtre, quand vous aurez obtenu la main de Florise, il peut être encore augmenté sans risque , & j'y ai pensé.

DORIMON.

Quelle est donc votre idée ?

ARISTE.

Je prétends que l'on danse à vos noces.

CARLIN.

Vivat Monsieur Ariste.

DORIMON.

Comment , Monsieur ?

ARI-

ARISTE.

Oui, j'ai en tête un petit Divertissement,  
qui donnera du relief à la Fête.

DORIMON.

Un Divertissement pour mon mariage ?

ARISTE.

Et oui vraiment.

CARLIN.

Parbleu, j'en avois bien un quand je me  
suis marié.

DORIMON *à part.*

Ah le bourreau!

ARISTE.

Comment donc! Est-ce que vous n'ai-  
meriez pas la danse ?

DORIMON.

La danse ?

ARISTE.

Quoi ?

DORIMON.

Je vous demande pardon, mais . . . .

ARISTE.

Plaît-il ?

DORIMON.

Le mariage . . . .

C 2

ARI-

ARISTE.

Hé bien ?

DORIMON.

Je ne sçais ce que j'ai, ni ce que je dis.  
La tête me tourne. Je vais prendre un peu  
l'air. Adieu, Monsieur. (*à part.*) Ciel, peut-  
on pousser jusques-là la fourberie & la tra-  
hison.

## SCENE XII.

ARISTE, CARLIN.

ARISTE.

**Q**u'est-ce que cela signifie ? Y comprends  
tu quelque chose ?

CARLIN.

Hé parbleu rien n'est plus clair. Il dit que  
la tête lui tourne. C'est l'amour qui le rend  
fou. Cela est tout simple. Voilà comme  
j'étois quand je faisois la cour à Nerine.

ARISTE.

Oh, il n'y a point de folie ici. Dorimon  
a dans l'esprit quelque idée qui le tourmente.

CARLIN.

Il a tort, dès que vous' êtes son pro-  
tecteur. Vous comptez toujours pouvoir  
déterminer Florise à l'épouser ?

ARI.

ARISTE.

Je n'en désespere pas.

CARLIN.

Voulez-vous que j'aïlle commander les violons.

ARISTE.

Je n'y vois point d'inconvenient,

CARLIN.

Si le mariage manque , nous danserons pour nous consoler. Laissez-moi faire. Je n'aurai pas de peine à trouver des Musiciens. Il y en a tant aujourd'hui.

## SCENE XIII.

ARISTE, FLORISE.

FLORISE.

**V**ous voilà donc à la fin. En verité, Ariste, vous devenez si rare qu'il faudroit bientôt se déterminer à vous aller chercher.

ARISTE.

Ah, Madame, il ne manqueroit que cela à l'honneur de votre amitié, pour me rendre le plus vain de tous les hommes.

C 3

FLO-

FLORISE.

Passer trois jours sans venir chez moi !  
cela ne vous est pas encore arrivé.

ARISTE.

C'est une raison pour que vous me le pardonniez ; des affaires imprévues en sont cause , & vous n'ignorez pas ce que c'est que des affaires à Paris, on n'y finit rien. Mais enfin me voilà libre , & vous pouvez disposer de mon tems & de mes soins. Je souhaite de tout mon cœur qu'ils puissent vous être utiles.

FLORISE.

Vous voir & vous entretenir, est tout ce que je veux de vous actuellement. Vous savez bien que je n'ai point d'affaires.

ARISTE.

Excusez-moi, belle Florise, vous en avez, & des plus sérieuses, & je ne voudrois pas en avoir de pareilles.

FLORISE.

Je ne sçais ce que vous voulez dire.

ARISTE.

Je vous retrouve plus aimable que jamais, & Dorimon plus amoureux encore, qu'il ne l'étoit.

FLO-

FLORISE.

Ah, ah, Dorimon ? si ce font-là les affaires que vous entendez, elles ne m'occupent pas beaucoup.

ARISTE.

Tant pis, vraiment, tant pis. Cela est sérieux, vous dis-je.

FLORISE.

Sur ce pied-là, n'en parlons point. Il nous faut à vous & à moi des sujets gais & rians.

ARISTE.

Celui-là le deviendra, si vous voulez. Il n'y a que façon de traiter les choses. Sçavez-vous bien que vous réduisez Dorimon au désespoir ?

FLORISE.

Et que faut-il donc que je fasse ?

ARISTE.

Une chose fort aisée.

FLORISE.

Et c'est ?

ARISTE.

De l'épouser.

FLORISE.

Tout de bon ?

C 4

ARI.

ARISTE.

Oui, dans toutes les formes.

FLORISE.

Effectivement c'est une bagatelle.

ARISTE.

Vous n'avez pour cela qu'un mot à dire.

FLORISE.

Quoi! vous prétendez que j'épouse un homme que je n'aime point?

ARISTE.

Du moins vous n'avez pas encore avoué que vous l'aimiez.

FLORISE.

Et j'espère que je ne l'avouerai jamais.

ARISTE.

Il y a pourtant des gens qui s'en doutent.

FLORISE.

Ce n'est pas vous apparemment, vous me rendez trop de justice.

ARISTE.

En effet, ce seroit vous faire injure. Aimer un homme aimable, quel égarement!

FLORISE.

Je suis sûre que vous seriez le premier à me condamner.

ARI-

ARISTE.

Certainement . . . si vous aimiez sans vouloir épouser.

FLORISE.

Aussi seroit-ce une faute encore plus grande. Oh, si j'aime jamais, je me marie dans l'instant.

ARISTE.

Mariez-vous donc.

FLORISE.

Comment ?

ARISTE.

Vous avez trop attendu.

FLORISE.

Je gage que vous vous imaginez que j'aime Dorimon.

ARISTE.

Pariez ; je suis de moitié.

FLORISE.

Ah, cher Ariste ?

ARISTE.

Ah, chère Florise !

FLORISE.

Pouvez-vous concevoir cette idée d'une femme que vous estimez ?

ARISTE.

Pouvez-vous avoir cette dissimulation pour un homme en qui vous avez de la confiance ?

FLORISE.

Mais vous exigez que j'avoue . . .

ARISTE.

Non, je n'exige point cet aveu ; & je n'en ai pas besoin. Il faut ménager la pudeur des Dames. Tout ce que je souhaite, c'est que vous épousiez Dorimon, qui vous aime si tendrement, & qui mérite que vous fassiez son bonheur.

FLORISE.

Fort bien ! Parce qu'il lui a pris fantaisie de m'aimer, il faut que je me sacrifie pour le rendre heureux.

ARISTE.

Quel sacrifice !

FLORISE.

En vérité, Ariste, si j'avois soupçonné que vous m'eussiez fait une pareille proposition, je me serois bien donné de garde de vous presser de me venir voir.

ARISTE.

Vous m'avez pressé de venir ici ? Ne m'ô-

m'ôtez pas le mérite d'y être venu de moi-même.

FLORISE.

Quoi, ne vous auroit-on pas rendu ma Lettre?

ARISTE,

Quelle Lettre?

FLORISE.

Une Lettre que Nerine à dû vous envoyer.

ARISTE.

Je vous proteste qu'elle ne m'a point été remise.

FLORISE.

Qu'entends-je ! Oh, je veux savoir ce qu'elle est devenue, & je vais le demander moi-même à Nerine.

ARISTE.

Non, restez ; c'est à moi à prendre cette peine, puisque la Lettre est pour moi.

## SCENE XIV.

ARISTE, FLORISE, NERINE.

NERINE *à part.*

Comment faire, pour empêcher qu'on ne sâche ? . . .

ARISTE.

Ah, voilà Nerine elle-même.

FLORISE.

Pourquoi, Mademoiselle, n'avez-vous pas envoyé ma Lettre à Monsieur ?

NERINE.

Madame . . .

FLORISE.

Hé bien, quoi, l'avez-vous perdue ?

NERINE.

Non, Madame.

ARISTE.

Où est-elle ? Donnez-la moi.

NERINE.

Monsieur, je ne l'ai point.

FLORISE.

Qu'en avez-vous donc fait ?

NERINE.

Madame . . .

FLORISE.

Finirez-vous enfin ? Faut-il tant de façons pour dire ce que vous avez fait de ma Lettre ?

ARISTE.

Allons, Nerine, parle donc.

NE-

NERINE.

Que voulez-vous que je vous dise, Monsieur? C'est une jalousie de Carlin; vous savez qu'il n'y a point d'homme au monde plus entêté que lui de cette manie.

ARISTE.

Il est vrai. Hé bien?

NERINE.

Voici le fait. Carlin étoit ici tantôt; il a apperçu cette Lettre dans mes mains, & il s'est imaginé qu'elle venoit de quelque Amant. J'avoue que j'ai fait la sottise de le laisser dans l'erreur. La jalousie d'un mari flatte une femme; il a voulu me l'arracher, j'ai tenu bon, nous avons long tems bataillé, & insensiblement la Lettre a fondu en pieces entre nos mains.

ARISTE.

Ah, le maraut! Quelle insolence! Oh, je l'en ferai repentir.

FLORISE.

C'est votre faute, Nerine, & vous meriteriez que je vous donnasse votre congé, pour vous être conduite avec si peu de prudence.

NE-

NERINE.

Madame, j'en aurai davantage une autre fois.

ARISTE.

C'est assez, Nerine ; laissez-nous.

NERINE *à part.*

Allons vite prévenir Carlin.

## SCENE XV.

ARISTE, FLORISE.

ARISTE.

**R**evenons au sujet de notre conversation.

FLORISE.

Dispensez-m'en, je vous supplie, vous ne m'en avez que trop dit. Permettez que je vous quitte un moment, pour y réfléchir à mon aise, & me délivrer du trouble où vous m'avez mise.

## SCENE XVI.

ARISTE.

**V**oilà les choses en fort bon train. Florise a beau feindre, Dorimon ne lui est pas indifférent, & j'ai tout lieu d'espérer que par mes soins ils seront bien-tôt heureux ; cela étant, je vais faire dresser leur Contrat.

## SCENE XVII.

ARISTE, CARLIN.

CARLIN.

**M**onsieur, j'ai rassemblé tout ce qu'il nous faut ; des Danseurs, des....

ARISTE.

Ah, vous voilà, M. le coquin!

CARLIN.

Qu'est-ce à dire ?

ARISTE.

Votre maudite jalousie vous fera donc toujours faire des sottises ?

CARLIN.

Quoi donc, Monsieur ?

ARISTE.

Je vais vous apprendre comment on punit un insolent (*il le bat.*)

CARLIN.

Mais, Monsieur .... Attendez donc .... Vous me faites mal ... A qui diable en avez-vous ?

ARISTE.

Va le demander à ta femme.

SCE-

## S C E N E XVIII.

CARLIN.

**Q**uel chien de train est-ce là ! On m'en-  
voye chercher des Musiciens , & on  
bat la mesure sur mon dos.

## S C E N E XIX.

CARLIN, NERINE.

NERINE.

**A**H, mon cher Carlin, que je suis morti-  
fiée de ce qui t'arrive ! Mais aussi où  
diantre étois-tu ? Je t'ai cherché partout,  
pour te mettre à l'abri de cette avanie.

CARLIN.

Une avanie, des coups de baton !

NERINE.

Ah, mon poulet, j'en suis au desespoir,

CARLIN.

C'est toi pourtant qui me procure cette  
bonne aubaine.

NERINE.

Je sçaurai t'en dédommager, pourvû que  
tu soutiennes cet échec en homme de cœur,  
& que tu te gardes bien de me démentir.

CAR-

CARLIN.

De quoi donc s'agit-il ?

NERINE.

D'une Lettre que j'ai sacrifiée à Dorimon.  
Elle étoit de ma Maîtresse. Mais il m'a bien  
payé ce sacrifice ; j'en ai eu cinquante beaux  
Louis....

CARLIN.

Et où sont ces cinquante Louis ?

NERINE.

Je les ai sur moi, & je vais t'en donner  
la moitié, à condition que tu t'engages à  
confirmer ce que j'ai avancé.

CARLIN.

Qu'est-ce que s'est ?

NERINE.

J'ai dit que ta jalousie t'avoit fait croire  
que c'étoit un Amant qui m'écrivait, & qu'en  
voulant m'arracher la Lettre, que je n'ai pas  
voulu te lacher, nous l'avions déchirée en  
mille pièces.

CARLIN.

Fort bien ! Moyennant les vingt-cinq Louis  
que tu m'offres, je dirai tout ce que tu vou-  
dras.

D

NE.

NERINE.

Les voilà.

CARLIN.

Cette somme est à-peu-près ce que vaut le mensonge que tu me demandes : Ainsi de ce coté-là nous sommes quittes. Mais comme tu me fais part de ce qu'on t'a donné, il est juste que je partage avec toi ce que j'ai reçu.

NERINE,

On t'a fait aussi quelque présent ?

CARLIN.

Oui, sans doute, les coups de bâton, dont je vais te rendre la moitié.

NERINE.

Oh non pas - s'il vous plaît.

## S C E N E XX.

*FLORISE, CARLIN, NERINE.*

FLORISE.

**O**U est donc Monsieur Ariste ?

CARLIN.

Madame, il étoit-là tout-à-l'heure.

FLO-

FLORISE.

C'est donc vous, Monsieur Carlin ?

CARLIN.

Madame, je vous demande pardon.

NERINE *à part.*

A merveille!

FLORISE.

Vous êtes un visionnaire.

NERINE.

Un extravagant.

CARLIN.

J'en conviens.

FLORISE.

On devrait, pour votre jalousie, vous  
envoyer aux Petites-Maisons.

NERINE.

Et le lier, qui plus est,

CARLIN.

Cela est vrai.

FLORISE.

Levez-vous, &amp; soyez plus sage à l'avenir.

NERINE.

Allez, Madame j'y mettrai bon ordre.

CARLIN.

Madame, je suis votre très-humble serviteur.

## SCENE XXI.

FLORISE.

**Q**ue ma situation est embarrassante ! Ariste & mon cœur combattent pour Dorimon, & je ne sçais comment je pourrai leur résister. O heureux état de Veuve, faudra-t'il que je t'abandonne ? On vient.... Ah, je tremble, c'est Dorimon.

## SCENE XXII.

DORIMON, FLORISE.

DORIMON.

**A**riste, Madame, vient de me dire qu'il vous avoit parlé en ma faveur. J'ai proportionné mes remerciemens à l'importance du service. Hélas ! que n'ai-je aussi des graces à vous rendre !

FLORISE.

Vous n'avez pas du moins de reproches à me faire.

DORIMON.

Pensez-vous bien à ce que vous dites ? Et  
votre

votre conscience ne vous tient-elle pas un autre langage?

FLORISE.

Peut-être me dit-elle que vous me devriez des remerciemens.

DORIMON.

Oserois-je vous demander si c'est de votre indifférence que je dois vous remercier. En effet, vos sentimens pour moi pouvoient aller jusqu'à la haine.

FLORISE.

Les Amans d'ordinaire se forment des chimères agréables. Vous donnez dans l'excès opposé.

DORIMON.

Non, Madame, je vous rends justice. Vous n'avez fait que ce que vous avez dû faire. Encore une fois, vous pouviez me maltraiter davantage.

FLORISE.

On est sujet à se tromper, lorsque l'on juge sur l'extérieur.

DORIMON.

Que cela est bien vrai, Madame! Aussi me suis-je trompé plus que je ne puis dire.

D 3

FLO-

FLORISE.

En quoi donc, Monsieur?

DORIMON.

Je ne regardois pas comme impossible le bonheur de vous plaire & d'être à vous.

FLORISE.

Et quelle impossibilité y trouvez-vous à présent?

DORIMON.

Vous me faites cette question?

FLORISE.

Il me semble que je n'ai point changé à votre égard de conduite & de manieres.

DORIMON.

Non, vous avez toujours été la même pour moi; & c'est-là précisément le sujet de mes plaintes.

FLORISE.

Vous me permettrez de vous dire qu'elles ne me paroissent pas bien fondées. Votre merite, qui dès le premier moment s'est développé à mes yeux, m'a inspiré pour vous la plus parfaite estime; & je ne vois pas que vous puissiez vous plaindre d'un sentiment qui souvent conduit à l'amour.

DO.

DORIMON.

Ah, quand il seroit possible que vous en vinsiez jusques-là, je n'en serois pas plus heureux. Jamais je ne serois votre époux.

FLORISE.

Par quelle raison, Monsieur? Changeriez-vous alors de sentimens & de résolution?

DORIMON.

Moi, Madame?

FLORISE.

Ne cherchiez-vous en m'aimant que la gloire de vaincre?

DORIMON.

Madame....

FLORISE.

Hé bien, Monsieur?

DORIMON *à part.*

Son intrepidité me confond.

FLORISE.

Vous ne me dites rien! Ah de grâce, rompez ce silence qui m'inquiète au dernier point.

DORIMON.

Il y a des choses que l'on n'ose révéler à

D 4

ce

ce qu'on aime, quelque fujet que l'on ait de s'en plaindre.

FLORISE *à part.*

Ciel! je me suis donc abusée, quand j'ai cru qu'il m'aimoit assez pour unir sa destinée à la mienne.

DORIMON *à part.*

Toute coupable qu'elle est, je me fais encore une peine de la couvrir de confusion.

FLORISE.

Vous vous taisez; mais je vous entends. Ce n'est pas ma main que vous souhaitiez; vous ne désiriez que mon cœur.

DORIMON *à part,*

Elle me fait des reproches, à moi qui d'un mot pourrois l'accabler.

FLORISE.

La vanité seule vous faisoit aspirer à ma conquête.

DORIMON.

En verité, Madame, ces discours sont bien étranges, & je ne vous conçois point.

FLORISE.

Je vous conçois encore moins, & vous m'aimez d'une façon bien singuliere.

DO-

DORIMON *à part.*

Quel front ! je ne sçais où j'en suis.

FLORISE *à part.*

Quel malheur pour moi, si j'avois eu l'im-  
prudence de me fier à vos protestations &  
à vos transports.

DORIMON *à part.*

Elle porte l'audace encore plus loin qu'A-  
riste, & je ne sçais pourquoi je n'éclate pas.

FLORISE.

Adieu, Monsieur, vous m'avez trom-  
pée . . . .

DORIMON.

Moi? juste ciel!

FLORISE.

Mais vos remords me vengeront.

DORIMON.

Ah, Madame, arrêtez.

FLORISE.

Laissez moi.

DORIMON.

Un mot, de grace.

FLORISE.

Je ne veux rien entendre.

## S C E N E X X I I I .

DORIMON.

**Q**uelle Femme! Et qu'elle s'entend bien avec Ariste! Mais quel est leur but? Ai-je donc mérité d'être joué si cruellement? S'ils veulent cacher leur mariage, pourquoi faut-il que je sois la victime de leur secret...? Il m'en a coûté pour garder le silence. Mais je ne puis rendre ma vengeance complète qu'en les pouffant à bout l'un & l'autre. J'ai bien fait de me taire, & je ferai bien de me taire encore. Oui, prétons-nous à leur fourberie, & laissons-les travailler eux-mêmes à augmenter la pesanteur du coup que je dois leur porter.

## S C E N E X X I V .

DORIMON, CARLIN.

CARLIN.

**A**H, Monsieur, que vous êtes un honnête homme!

DORIMON.

Que me veux tu, Carlin? Laisse-moi tranquille; J'ai quelque souci dans la tête.

CAR-

CARLIN.

Je suis fâché de vous importuner. Mais encore faut-il bien que je vous remercie de votre générosité.

DORIMON.

Qu'est-ce que tu veux dire ?

CARLIN.

Mon Maître est généreux aussi ; mais ce n'est pas de la même façon.

DORIMON.

Oh finis, encore une fois.

CARLIN.

Heureusement Nerine m'en a dédommagé. Elle a partagé avec moi les cinquante Louis que vous lui avez donnés, & je vous en rends mes très-humbles graces.

DORIMON.

Elle t'a donné cinquante Louis ? Elle a fort bien fait. Un Mari & une Femme doivent être de moitié en tout.

CARLIN.

De moitié, dites-vous ? Et vous supposez qu'elle m'a donné cinquante Louis ? Ah, je suis volé ; je n'en ai reçu que vingt-cinq.

DO.

DORIMON.

Elle a jugé apparemment que c'étoit assez pour les services que tu m'as rendus.

CARLIN.

La Friponne ! Elle a retenu les trois quarts de la somme. Oh, je sçaurai bien l'obliger à me faire restitution. Adieu, Monsieur. Me jouer ce tour à moi, qui suis le maître de la Communauté.

## S C E N E XXV.

ARISTE, DORIMON,

ARISTE.

Comment donc ! Qu'est-ce que j'apprends ? Je dispose tout au gré de vos desirs ; j'engage Florise à se rendre à votre amour ; elle conçoit pour vous des sentimens plus favorables ; elle vous les declare ; & vous faites le petit cruel ?

DORIMON.

Par ma foi, le reproche est singulier.

ARISTE.

Elle vient de me porter ses plaintes. Mais aussi vous avez tort. Quelle espèce d'homme êtes - vous ? Quand on vous attaque, vous vous battez en retraite. Cela n'est pas

pas bien. Un mépris de cette nature est le plus sensible outrage que l'on puisse faire au beau Sexe.

DORIMON *à part.*

Oh parbleu, je suis bien fou de prendre les choses si sérieusement. Puisqu'on a la manie de plaisanter, il faut que je plaisante à mon tour. Le badinage d'ailleurs marque un air dégagé; & ma vengeance en fera plus piquante.

ARISTE.

Je vois votre confusion. Allons, le mal n'est pas encore désespéré, dès que votre faute vous fait rougir.

DORIMON.

Hé quelle faute ai-je donc faite, mon ami? Ma foi, je ne comprends rien à ce que vous me dites.

ARISTE.

Vous avez déclaré à Florise que vous ne vouliez pas l'épouser.

DORIMON.

Oh, elle a mal entendu. J'ai voulu dire seulement que, quand elle m'aimeroit, elle ne m'épouserait pas.

ARI-

ARISTE.

Hé bien, vous êtes dans l'erreur. |

DORIMON.

Moi ?

ARISTE.

Oui, mon cher ; car elle vous épousera.

DORIMON.

Quel conte !

ARISTE.

Ne vous voilà-t'il pas encore avec vos défiances ? N'allez-vous pas vous figurer que je rêve, & que je cherche à vous en faire accroire ?

DORIMON.

Oh, ce seroit vous faire une terrible injustice.

ARISTE.

Je vous le répète ; elle vous épousera, & j'ai déjà fait dresser le contrat de mariage. |

DORIMON.

Pour le coup, mon ami, vous faites des prodiges.

ARISTE.

Allez, mon cher, ce n'en est point un. Rien n'est plus naturel, & je vais vous ap-  
pren-

prendre une chose qui vous étonnera bien davantage.

DORIMON.

J'en doute.

ARISTE.

Ne doutez de rien. Quand je me mêle des affaires, il faut nécessairement qu'elles reussissent. Il est vrai que vous avez contribué au succès, & que vous m'avez bien secondé.

DORIMON.

En quoi donc, je vous prie ?

ARISTE.

En marquant de la froideur à Florise ; dans le tems qu'elle commençoit à s'attendrir pour vous. Ah, que vous avez bien profité de mes leçons ! Vous avez fait un coup de maître.

DORIMON.

Je ne m'attendois pas à cet éloge. Qu'est-il donc arrivé ?

ARISTE.

Votre indifférence apparente à piqué Florise.

DORIMON.

Hé bien ?

ARI-

ARISTE.

Elle vous aime.

DORIMON.

En voici bien d'une autre.

ARISTE.

Je savois bien que cela vous surprendroit  
infiniment.

DORIMON.

En effet, ma surprise est au comble. Et  
vous a-t'elle avoué sa tendresse pour moi?

ARISTE.

Sans aucun scrupule.

DORIMON.

La confiance est originale.

ARISTE.

Elle n'a rien de caché pour moi.

DORIMON.

Je le sçais bien ; mais la bienséance vou-  
loit . . . .

ARISTE.

La bienséance!

DORIMON.

Ce font de ces ouvertures que l'on ne fait  
pas à de certaines personnes.

ARI-

ARISTE.

A des inconnus, non; mais à des gens  
qui pensent comme moi, & avec qui l'on  
vit sans façon, où est la conséquence? Elle  
n'y trouve point de mal, ni moi non plus.

DORIMON.

Il n'est rien tel que de s'entendre.

ARISTE.

J'aurai la satisfaction de faire le bonheur  
des deux personnes que j'aime le plus.

DORIMON.

Quelle générosité!

ARISTE.

Vous êtes charmé, n'est-ce pas?

DORIMON.

Affurément.

ARISTE.

Embrassez-moi donc, mon cher Ami.

DORIMON.

De tout mon cœur.

ARISTE.

Florise vient à nous. Vous allez voir no-  
tre intelligence.

DORIMON.

Et vous verrez comment j'y répondrai.

E

SCE-

## S C E N E XXVI.

ARISTE, DORIMON, FLORISE.

ARISTE.

**A**pprochez, Madame, approchez. O ça, voilà qui est fini. Vous ne vous êtes pas entendus, parce que vous vous êtes tenus sur la réserve. Mais je vais être votre interprète, & je tirerai si fort les choses au clair, qu'il n'y aura plus d'équivoque à craindre. N'est-il pas vrai, mon cher ami, que vous adorez Florise?

DORIMON *d'Aryste qu'il tire à part.*

Quoi! vous prétendez que je fasse un pareil aveu devant vous?

ARISTE.

Devant moi! Et pourquoi non? Où donc est le scrupule?

DORIMON.

Si vous n'en avez point, je n'en dois point avoir non plus.

ARISTE.

Il est admirable dans ses délicatesses. Alons donc, faut-il se faire prier, pour dire que l'on aime une personne charmante?

DO-

DORIMON.

Oui, Madame, il est vrai; je vous adore, Mon cœur est tout entier à vous; & je serois l'homme du monde le plus heureux, si nul obstacle ne vous empêchoit de l'accepter.

ARISTE.

Fort bien! voilà parler. Et vous, Madame, ne conviendrez-vous pas qu'à présent vous aimez aussi Dorimon?

FLORISE.

Mais, Monsieur . . . .

ARISTE.

A l'autre! Il est bien tems de faire des façons, quand il s'agit de conclure.

FLORISE.

Vous brusquez furieusement les choses.

ARISTE.

Ne m'avez-vous pas avoué que vous l'aimez?

FLORISE.

En vérité, Ariste, vous êtes bien indiscret.

ARISTE.

C'est pour abréger; votre lenteur me tue. Allons, expliquez-vous donc.

SCENE XXVII. ET DERNIERE.

ARISTE, DORIMON, FLORISE,  
CARLIN, NERINE.

NERINE *à Carlin.*

Viens; il faut empêcher Dorimon de nous compromettre.

FLORISE.

C'est en vain que je voudrois feindre, puisque l'on m'a trahie. (*à Dorimon*) Non, Monsieur, je ne puis vous cacher que dès long-tems sensible à votre tendresse, je crois devoir regarder l'intérêt que je prends en vous comme une marque infailible de celle que vous méritez.

ARISTE.

A merveille !

CARLIN *à part,*

Par ma foi, voilà un bon mari !

DORIMON.

Ah, Madame! . . . *à part.* Plus j'en vois,  
& plus je m'y perds.

NERINE *bas.*

En vérité, je rougis pour elle.

ARISTE.

Sur ce pied, mariés tout à l'heure. Il n'est  
plus

plus question que de signer. (*Il tire le Contrat de sa poche.*)

DORIMON.

Qu'est-ce que cela ?

ARISTE.

Votre Contrat de mariage avec Madame.

CARLIN *à part.*

Ah ! le bon homme extravagant.

DORIMON *à part.*

Ah, voilà bien pis. Quelle étrange manœuvre !

NERINE *bas.*

Tenez ferme, & ne faites semblant de rien.

ARISTE.

Allons, signez.

DORIMON.

A quoi cela servira-t'il ? Madame ne signera pas.

ARISTE.

Quel homme ! il est toujours sûr le quitte-vive ; signez, vous dis-je.

CARLIN *à part.*

Si l'on pouvoit ainsi se défaire de sa femme, cela seroit bien commode.

E 3

DO-

70 *L'Apparence trompeuse,*

DORIMON *à part.*

C'est effectivement un Contrat de mariage.  
Voilà mon nom & celui de Florise. Voyons  
jusqu'au bout.

(*Il signe.*)

CARLIN *à part.*

Ma foi, Dorimon extravague aussi.

NERINE *bas à Dorimon.*

La main vous tremble; courage.

DORIMON.

A la fin êtes-vous content ?

ARISTE.

Très-content! . . . A vous, Madame.

NERINE *à part.*

Voilà où je les attendois.

CARLIN *à part.*

Oh, elle se gardera bien de signer.

FLORISE *signant.*

Il n'y a pas moyen, Ariste, de résister à vos  
instances.

DORIMON.

Elle signe! où suis-je, & qu'est-ce que je  
vois? Je n'en puis revenir.

ARISTE.

Quel est donc votre étonnement.

DO-

DORIMON.

Rien. Je vais bien vous en causer un autre.

*Il tire la Lettre de sa poche.*

NERINE *bas.*

Ah, Monsieur, qu'allez-vous faire ?

CARLIN *à part.*

L'ingrat! il va nous trahir.

DORIMON.

Vous avez cru me jouer.

FLORISE.

Qu'est-ce donc qu'il veut dire ?

ARISTE.

Est-ce que vous perdez l'esprit ?

DORIMON.

Enfin voici l'instant que j'attendois, pour vous confondre tous les deux.

NERINE *bas.*

Arrêtez, Monsieur.

CARLIN *à part.*

Ah je tremble.

DO.

72    *L'Apparence trompeuse,*

DORIMON *d Ariste.*

Tenez , Monsieur , reconnoissez l'écriture  
de Madame.

FLORISE.

Comment ! ma Lettre à Ariste n'a pas été  
déchirée ? Ah , ah , Nerine !

NERINE.

Pardon , Madame.

ARISTE.

Elle n'a pas été déchirée ? Fort bien , Mons  
Carlin !

CARLIN.

Monsieur , c'est une affaire faite.

DORIMON.

Lisez , Ariste ; lisez donc & rougissez.

ARISTE *lit.*

*Qu'avez-vous , mon cher mari ?*

DORIMON.

Mon cher mari , cela est-il clair ?

FLORISE.

Ah , je suis au fait à présent.

ARISTE.

Et moi aussi.

DORIMON.

Vous voyez que je ne suis pas tout-à-fait  
dupe.

ARI-

ARISTE.

Pardonnez-moi, mon ami, on ne sçauroit  
l'être davantage.

FLORISE.

Le nom de mari que je vous donne, l'a  
sans doute jetté dans l'erreur.

ARISTE.

C'est cela même. Il s'est imaginé que  
nous étions mariés.

DORIMON.

Quoi, vous ne l'êtes pas?

ARISTE.

Non, mon cher. Une Veuve comme Ma-  
dame est trop sensée pour épouser un hom-  
me de mon âge.

DORIMON.

Ah, Madame, je ne mérite pas mon bon-  
heur.

FLORISE.

Cet aveu suffit pour prouver que vous en  
êtes digne.

ARISTE à Dorimon.

Cela vous apprendra à ne pas juger sur  
les apparences. Vous me faisiez trop d'hon-  
neur de toutes façons.

CARLIN.

Ah, Nerine, que notre mariage n'est-il de  
même une chimere.

E

NE-

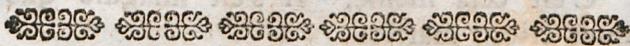
NERINE.

Regrets frivoles ! Il faut nous en tenir à la réalité.

ARISTE.

Allons , oublions tout & ne songeons qu'à nous réjouir.

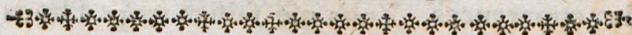
F I N.



## DIVERTISSEMENT. ON DANSE.

AIR.

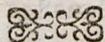
**P**our aimer , il ne faut à la Beauté cruelle  
 Que le trait qui doit la fraper.  
 Son tems n'est pas venu ; mais peut-elle échaper  
 A l'Amour qui vole autour d'elle ?  
 Ce Dieu tôt ou tard est vainqueur ;  
 Et lorsqu'il regne enfin sur un cœur indocile,  
 Si sa victoire est moins facile,  
 Son triomphe en est plus flatteur.



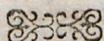
VAUDEVILLE.

**D**ans une obscurité profonde  
 Le vrai se cache , & le Monde  
 N'est

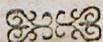
N'est que trahisons & qu'erreurs.  
 Nous n'avons point de science,  
 Pour sonder le fond des cœurs ;  
 Nous jugeons sur l'apparence.



Le faux ami dit, je vous aime ;  
 De mon dévouement extrême  
 Bien-tôt vous sentirez l'effet,  
 On croit avec imprudence  
 Que c'est un ami parfait ;  
 On juge sur l'apparence.



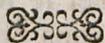
Un vieux mari d'humeur jalouse  
 Crut voir avec son épouse  
 Hortense au bal de l'Opera.  
 C'étoit le frere d'Hortense ;  
 Mais l'époux se rassura ;  
 Il jugea sur l'apparence.



Du Palais, où Mondor réside,  
 Après un repas splendide,  
 Il monte sur un char pompeux.  
 Au sein de cette opulence.

Si

Si nous le croyons heureux,  
Nous jugeons sur l'apparence.



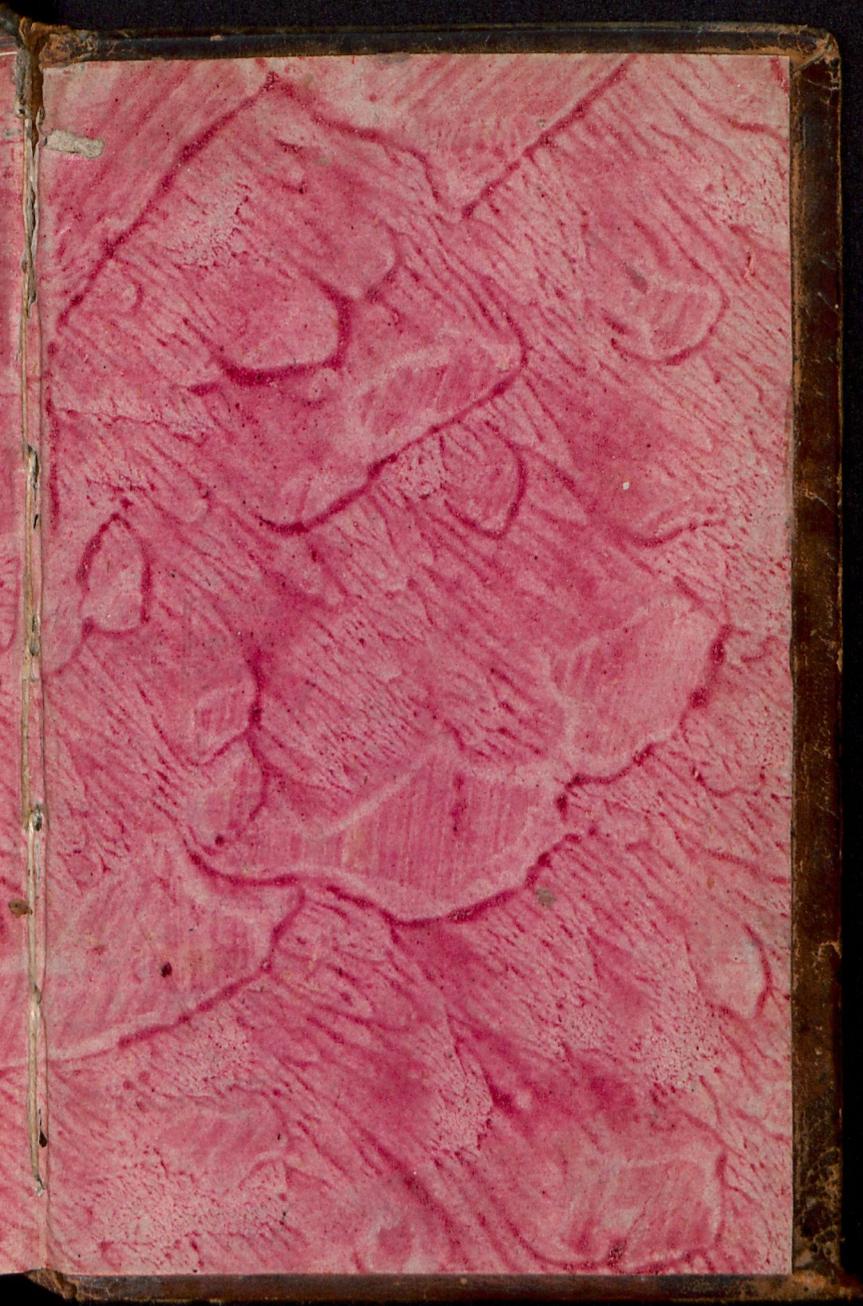
Damon, dans les bras de Glycere,  
Lui dit; quel bonheur, ma chere!  
Car vous m'aimez sans contredit.  
La folle avec suffisance  
Aussi-tôt lui répondit,  
Vous jugez sur l'apparence.

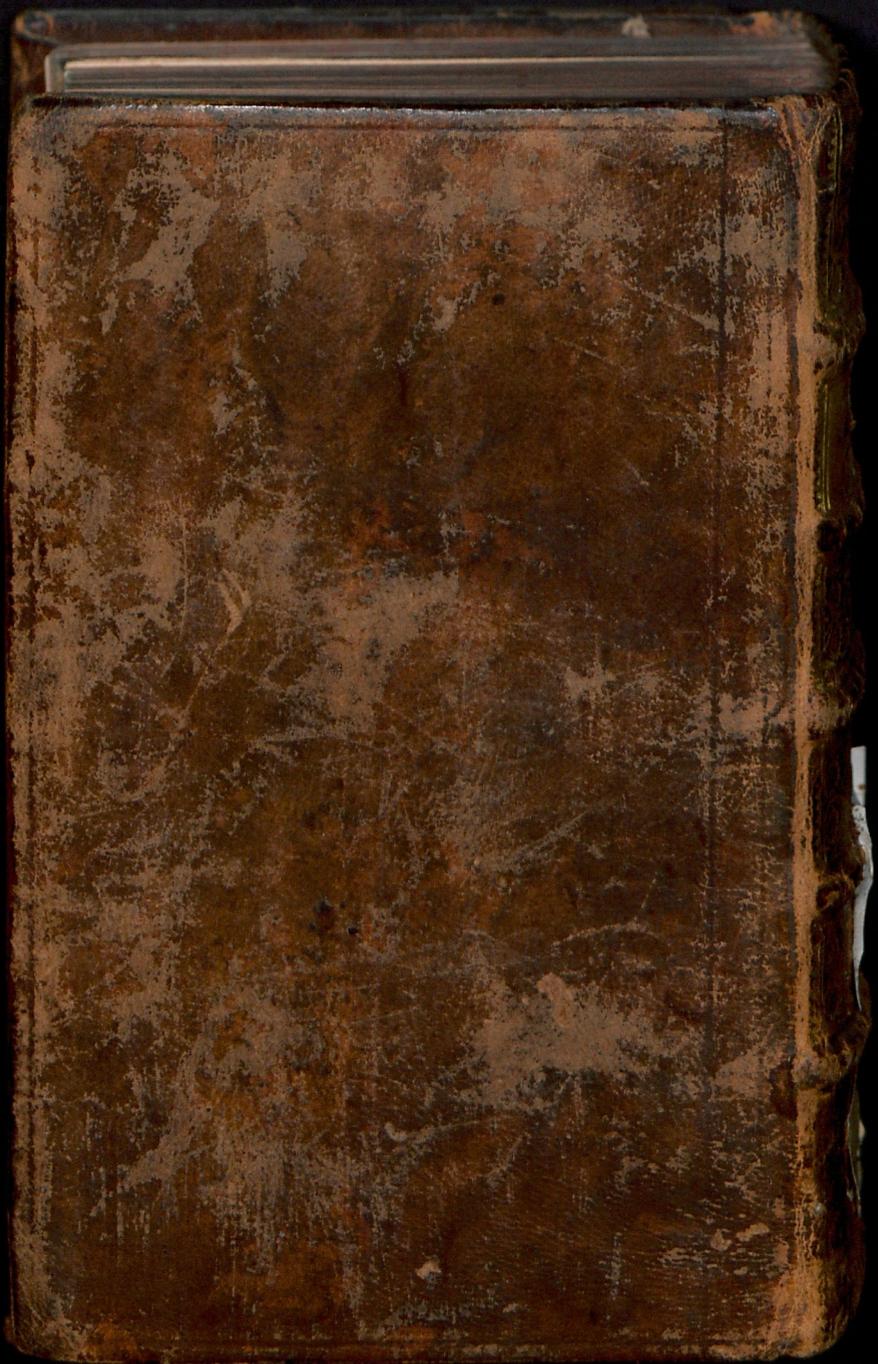
### AU PARTERRE.

Le présent qu'on vient de vous faire  
En gros a paru vous plaire,  
Et ne vous révolter en rien.  
Delà naît notre espérance,  
Mais, Messieurs, faisons-nous bien  
De juger sur l'apparence?

F I N.







Inches 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 8  
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue

Cyan

Green

Yellow

Red

Magenta

White

3/Color

Black

L'APPARENCE  
TROMPEUSE,  
COMEDIE EN UN ACTE  
PAR MONSIEUR  
DE MERVEILLE.



VIENNE EN AUTRICHE,

Chez JEAN PIERRE VAN GHELEN, Imprimeur de la  
Cour de sa Majesté Imperiale & Royale.

MDCCLIII

8